

L'Eurasie turcophone : petit essai de géographie linguistique

Les Cafés Géographiques de Rennes s'intéressent aujourd'hui à la géographie culturelle et à la linguistique, en recevant Stéphane de Tapia, chercheur au CNRS et chargé de mission pour l'enseignement du turc en Franc, un fidèle des Cafés Géographiques partout en France.

Les Turcs, disent l'histoire et l'historiographie, sont venus de l'Asie centrale à l'Anatolie au Moyen-âge, de la mère-patrie (*Anayurt*) au « père-patrie » (*Atayurt*), ils sont ensuite partis de la Turquie-mère-patrie (*Anavatan*) à « l'amère patrie » (*Acivatan*), le pays de la nostalgie et de l'exil, comme l'ont compris les premiers émigrés vers l'Europe. A cheval sur l'Europe et l'Asie, la Turquie, l'agglomération d'Istanbul (sur les deux rives du Bosphore) ou le département de Çanakkale (sur les deux rives des Dardanelles) font état de cette double appartenance géographique, avantage ou inconvénient selon l'interlocuteur du moment. Mais qui sait que la Turquie n'est pas seule à mettre en avant cette caractéristique ? Fait connu pour la Russie, avec sa gigantesque région asiatique, la Sibérie, ce l'est moins pour le Kazakhstan, avec sa province du Kazakhstan occidental et les villes d'Oral [Uralsk] et Atyrau [autrefois Guriev] ou même l'Azerbaïdjan, avec la région de Derbent au nord de la chaîne du Caucase, considérée comme une autre limite de l'Europe.

Qu'est-ce que la Turcophonie ?

Se revendiquer – ou non – de cette origine asiatique n'est neutre pas en Turquie. Le slogan « *Orta Asya'dan Geldik* » - nous sommes venus d'Asie centrale – est un slogan récurrent de l'extrême droite, et révèle de nombreuses contradictions. Même si la Turquie est le pays où le turc est la langue officielle et où il constitue une part importante de l'identité nationale, il ne s'agit pas là de la seule langue parlée dans le pays. On y parle aussi, entre autres, le kurde kurmandji, le laze, le bosniaque, le tcherkesse ou circassien, etc., ainsi que de nombreuses langues issues de migrations anciennes, à la fin de la période ottomane, ou plus récentes, durant l'ère républicaine.

Certaines de ces populations turcophones connaissent des destins hors du commun, de véritables « western à la turque ». C'est le cas de Kazakhs établis dans la confection, héritiers d'une révolte contre le Tsar de Russie en 1916 et dont l'établissement à Paris est le résultat d'un long exil politique via la Chine (province du Xinjiang), l'Inde, le Pakistan et la Turquie. Il en est de même pour les Kirghizes du lac de Van qui, pour fuir les persécutions de la Russie soviétique (en particulier la sédentarisation et la collectivisation), sont partis d'abord vers la Chine, puis vers l'Afghanistan, le Pakistan lors de l'intervention soviétique dans ce pays (1981), et finalement la Turquie qui les a accueillis au nom de la turcité et de la solidarité entre les peuples turcophones (selon les termes d'une loi de 1934), pour finalement les installer dans un milieu physique proche de leur milieu d'origine (mais généralement linguistiquement kurdophone), les grands espaces de pâturages près du lac de Van.

Mais l'alliance turcophone est bien plus souvent un mythe qu'une réalité. Les linguistes et turcologues de l'Université Gazi d'Ankara ont un parti pris particulier sur l'origine et la pratique du turc, définissant les diverses langues turques comme des dialectes (*lehçe*) ou des variantes du turc. C'est là un fantasme plus qu'une réalité car les intéressés revendiquent à bon droit le statut de langue (*dil, til*). La solidarité entre peuples turcophones est proclamée à Ankara comme dans d'autres capitales, mais elle n'est pas toujours effective. Comme, par exemple, quand le gouvernement ouzbèk arrête et défère au tribunal 55 personnes car elles

sont suspectées d'être proches de milieux islamistes turcs, comme les mouvements *süleymancı* et *nurcu* (disciples de Said-i Nursî, grand opposant à Atatürk) ou la « néo-confrérie » de Fethullah Gülen justement issue de l'école *nurcu*. Leurs écoles sont, ou étaient, bien en vues : écoles privées à capitaux turcs, partiellement turcophones mais surtout anglophones et russophones, mais les gouvernements nationaux ne les accueillent pas, ou plus, d'un bon œil. La turcophonie, si elle est effectivement dynamisée par certains réseaux spécifiques, n'est pas une stratégie commune de la part de tous les gouvernements centre-asiatiques.

D'où vient(nent) le(s) Turc(s) ?

Les Turcs sont des Asiatiques installés en Europe ou des Européens venus d'Asie, c'est en tout cas vrai pour leur langue : agglutinante, originaire de Haute Asie (de l'actuelle Mongolie centrale pour être plus précis, selon les preuves archéologiques aujourd'hui disponibles), ensemble de langues regroupées par les linguistes en famille altaïque comprenant les langues turques, mongoles, les toungouzes-mandchoues. Voilà qui nous entraîne très loin à l'est, aux confins de la Corée, dont la langue est parfois considérée comme appartenant au groupe altaïque, et sur les rives sibériennes de l'océan Glacial arctique, avec les Iakoutes dits aussi Sakhas et les Dolghanes, petit peuple arctique parfois considérés comme des Toungouzes linguistiquement « iakoutisés ». Dans la famille, il y a les Turcs que l'on connaît probablement le mieux (ou que l'on croît mieux connaître), leurs cousins les plus proches, Azerbaïdjanais et Turkmènes, et nombre de cousins plus lointains, Kazakhs, Kirghizes, Ouzbeks, Ouïgours, Tatars, pour les plus nombreux. Enfin nombre de « petites » (par la population) communautés : Haladj d'Iran ou Iakoutes de Sibérie, Gagaouzes de Moldavie ou Tsaatan (Gens du renne) de Mongolie, au total une quarantaine de langues répertoriées, classées, étudiées, dans leur contextes locaux, avec des statuts politiques très variés et qui occupent un minuscule ou au contraire immense territoire.

Asie centrale et Haute-Asie étaient autrefois dénommées Turkestan russe (sous emprise de l'empire des Romanov) et Turkestan chinois (actuel Xinjiang dans la nomenclature chinoise), la région des Ouïghours actuels. Les Turcs apparaissent dans les annales chinoises au IV^e siècle ap. J.-C., puis sur une stèle épigraphique dont la signification est restée inconnue pendant longtemps, jusqu'à ce qu'une autre stèle, rédigée en turc et en chinois ancien, langue que l'on savait lire. La première expansion se fait vers la Chine du nord, invasions contre lesquelles a été élevée la grande muraille de Chine. Certains disent qu'Attila et les Huns, comme les nomades Xiong-Nu des confins de la Grande Muraille, étaient turcs ; la vérité est qu'on ne sait pas vraiment, mais qu'ils appartenaient à ces mêmes tribus nomades altaïques qui entraient en relation avec les civilisations sédentaires de manière souvent violente. Ce sont alors des nomades pastoraux, des marchands et des guerriers qui se déplacent sur un terrain extrêmement vaste, de la Hongrie au Kazakhstan et à la Mandchourie actuelle, la grande steppe eurasiatique. Le turcologue Louis Bazin a bien étudié cette diffusion ; ce n'est qu'en 1071 que les Turcs prennent définitivement pied en Anatolie, lors de la bataille de Mantzikert contre les Byzantins. A partir de cette date, ils s'installent en Anatolie et prennent petit à petit le contrôle de régions entières, donnant naissance à des dynasties locales comme la famille d'Osman. C'est cette famille qui prendra le pouvoir et donnera naissance à l'Empire ottoman.

Comment établir une classification et une répartition fidèle des langues turques ? La tâche n'est pas aisée et mobilise de nombreux spécialistes ; elle a aussi un fort impact politique. Certaines questions sont toujours débattues : par exemple, peut-on réellement parler de langues altaïques ? La distinction originelle vient de la linguistique et de la théorie de

l'existence d'une langue commune à la plupart des langues eurasiatiques : l'indo-européen qui rassemble latin et grec, langues romanes, germaniques, celtiques ou slaves, mais aussi persan et langues de l'Inde du nord comme le sanscrit ou le hindi. Mais on a aussi constaté des ressemblances, éventuellement des filiations avec le hongrois, le finnois, le mandchou et le coréen, voire le japonais. Par exemple, les Hongrois apprennent très facilement le turc et les premiers turcologues étaient souvent hongrois. Bela Bartok, par exemple, compositeur et musicologue, a longuement étudié les musiques anatoliennes traditionnelles des années 1920 et a même publié en 1931 un ouvrage détaillé sur ce sujet. Au final, la classification des langues turques retenue s'est faite par disposition géographique : on a ainsi le groupe méridional, central, oriental, septentrional etc., qui comprennent chacun des langues très différentes, dont certaines sont en voie d'extinction, mais cette classification s'établit bien sûr sur des analyses linguistiques plus poussées comme les évolutions historiques, la syntaxe et la grammaire, la lexicographie, avec ses étymologies et ses emprunts aux autres langues.

La Turcophonie aujourd'hui

La turcophonie peut être considérée comme un ensemble de rapports inégaux. Rapports inégaux en Turquie avec les langues minoritaires autochtones (kurde, arménien, laze...) ou en Ouzbékistan (avec le tadjik des villes de Buxoro (Boukhara) ou Samarkand, ou au contraire avec les langues dominantes comme le russe au Kazakhstan ou au Tatarstan, le persan en Iran, le chinois au Xinjiang, ou suite aux migrations récentes, l'allemand ou le français !

Les langues turques ont des effectifs de locuteurs très hétérogènes : la Turquie compte 73 millions d'habitants, l'Azerbaïdjan 9 millions d'habitants, l'Iran compterait au moins 19 millions de turcophones sur son territoire, selon des données officielles. Ailleurs, il est parfois plus difficile de définir un nombre précis de locuteurs, sauf évidemment dans le cas des pays officiellement turcophones issus de l'ex URSS, où les politiques linguistiques étaient clairement énoncées, à défaut d'être toujours appliquées pour conforter les identités nationales affichées. La plupart des pays centre-asiatiques ont été massivement russifiés, comme le Kazakhstan ou l'Ouzbékistan, mais les nouvelles républiques indépendantes promeuvent leurs nouvelles langues nationales, parfois avec le maintien du russe, seconde langue officielle qui reste langue de communication, parfois avec un nouveau changement d'alphabet, comme en Azerbaïdjan, au Turkménistan et en Ouzbékistan, et peut-être en 2012 au Kazakhstan. En tout, une quarantaine de peuples parle aujourd'hui une langue turque, transcrite dans des alphabets différents (latin, cyrillique, arabe).

Les Turcs ont investi massivement en Asie centrale après la chute de l'URSS, espérant trouver une nouvelle aire d'influence et renouer avec une certaine idéologie. Beaucoup d'étudiants centre-asiatiques viennent étudier en Turquie. Mais la coopération est surtout d'ordre culturel, encouragée par l'établissement public TÜRKSÖY que l'on pourrait traduire par la « famille turque » et dont l'anagramme provient de *Türk Kültür ve Sanat Ortak Yönetimi* (Autorité commune de la Culture et des Arts Turcs). Cela se traduit par des expositions de peinture et photographiques, des concerts de musiques classiques et traditionnelles, la célébration commune de la fête de *Nevruz*. Parmi de très nombreuses opérations économiques, culturelles et humanitaires, pour ne prendre qu'un exemple sur le plan de la recherche médicale, un autre établissement public, l'agence TİKA (Agence Turquie de Développement et de Coopération) a développé des partenariats avec la Kirghizie comme la construction d'une clinique de greffe de moelle épinière, faisant donc appel à une technologie médicale avancée. La charge symbolique reste cependant extrêmement forte,

renvoyant à l'idéologie du panturquisme, idéologie qui transparait dans la fondation d'Universités mixtes au Turkménistan, en Azerbaïdjan, au Kazakhstan ou en Kirghizie.

Questions/réponses

Certaines publications récentes font état d'Indiens d'Amérique turcophones. Qu'en est-il réellement ?

Ces analyses sont basées sur des études linguistiques et/ou ethnologiques souvent douteuses, sur de simples mais réels faits comparatifs, comme la structure du chamanisme dans les steppes et les forêts arctiques, ou la structure de certaines langues. Mais si certaines langues parlées en Amérique du Nord avant la colonisation sont des langues agglutinantes, comme le japonais, le coréen, l'étrusque ou le basque !, cela ne peut pas être un critère suffisant pour établir une parenté linguistique. De même, un journaliste avait remarqué que la population autochtone, turcophone, de la République de Tuva (Sibérie) habitait dans des tipis et non dans des yourtes. Il en a conclu que les Indiens d'Amérique qui habitaient sous des tipis étaient turcs !, par un sophisme quelque peu simpliste. Ce sont là parfois des fantasmes qui malheureusement sont encore véhiculés aujourd'hui par les médias, voire des historiens universitaires. Le turc actuel, comme n'importe quelle langue, a emprunté des éléments dans de nombreuses langues ; cela n'en fait pas la langue mère de toutes les langues.

Les liens entre la Turquie et les pays centre-asiatiques sont-ils autant développés que cela ? Certains observateurs ont parlé d'échec de la politique turque en Asie centrale...

Cela a été en effet une grande déception partagée. La Turquie n'a pas eu les moyens de ses ambitions. Parler turc ne suffit pas, d'autant plus que la plupart des interlocuteurs parlaient en réalité russe. Les relations internationales se font avec des traducteurs qui passent systématiquement par le russe et l'anglais. La rupture soviétique a été longue et déterminante par la fermeture hermétique qu'elle a imposée. Par exemple, dans la province d'Artvin à la frontière avec la Géorgie, le poste frontière de Sarp/Sarpi a été coupé arbitrairement en deux jusqu'en 1991. Avant, il fallait passer par Tbilissi, Moscou, Ankara et Artvin pour aller voir ses voisins, soit plus de 5000 km pour faire 500 m. Les relations étatiques restent limitées, et si la turcophonie fonctionne pour du tourisme ou des mariages mixtes ainsi qu'en milieu universitaire, elle semble moins vive aujourd'hui du fait de la politique parfois qualifiée de « néo-ottomane » du gouvernement turc, politique impulsée par l'actuel ministre des Affaires Etrangères d'Ankara, M. Ahmet Davutoğlu. Cela se manifeste jusque dans les discours officiels, où le Premier Ministre emploie de plus en plus un turc arabisé. Ceci étant, avec un peu de bonne volonté et de curiosité intellectuelle, on se rend vite compte qu'apprendre une autre langue du groupe n'est pas si difficile : les étudiants centre-asiatiques venus en Turquie apprennent très vite à parler un turc parfait et les professeurs turcs envoyés en mission dans des Universités mixtes en Asie centrale apprennent très vite à s'exprimer en kirghize ou en turkmène, l'azerbaïdjanais étant au turc ce que le franco-québécois est au français.

Que signifie le mot « rum » employé pour désigner les Grecs ?

C'est très simple : l'Anatolie byzantine était la descendante directe de l'Empire romain d'Orient quand les Turcs sont arrivés. Le terme *Rum(-i)* a qualifié les habitants de Rome, donc les chrétiens en général, on peut retrouver ce terme en Afrique du Nord. Par extension et parce que la grande majorité des chrétiens installés en Anatolie était grecophones, les Grecs d'Anatolie et de Chypre sont restés des *Rum* contrairement à ceux de Grèce qui sont en turc

des *Yunanlı*, littéralement des Ioniens. Ceci n'empêchait pas l'existence d'autres minorités chrétiennes dans l'Empire ottoman, comme les Arméniens (qualifiés d'*Ermenis*), les Chrétiens orientaux arabophones, plus connus sous l'appellation générale de *Süryanî*, voire même d'une minorité chrétienne d'Anatolie centrale dite *Karamanlı*, mais turcophone. Dans le Caucase et en Turquie du nord-est, on qualifie parfois le dialecte turc des Chrétiens autochtones d'*urumca*, littéralement parler « à la romaine »

Pourquoi fête-t-on le Newroz partout dans la région sauf en Turquie ?

Nevruz en turc, *Newroz* en kurde, est en effet une fête célébrée dans de nombreux pays ou communautés turcophones en dehors de Turquie. Il s'agit initialement du Nouvel An iranien (*Nao Ruz*, *Nauryz*) commun aux Kurdes et à tous les peuples iranophones (Persans, Afghans, Tadjiks...), qui fait également écho à une fête semblable en Asie Centrale. Si *Nevruz* est si controversé aujourd'hui, c'est parce qu'il a été récupéré et remis en scène par le PKK comme fête symbolique pour revendiquer des droits culturels au Kurdistan ... et que l'on a oublié que les Ottomans eux aussi fêtaient ce *Nevruz*. A titre anecdotique, rappelons comment Tansu Çiller, Premier Ministre en visite en Asie centrale, a découvert que cette fête faisait partie de la tradition centre-asiatique et a permis la reprise de *Nevruz* à Ankara, en présence des officiels et des diplomates centre-asiatiques. Depuis lors, la tension entre Turcs et Kurdes a baissé d'un cran, au moins à ce sujet, puisqu'on fête en même temps ce Nouvel An à Ankara, Diyarbakir, Bishkek ou Almaty.

Que conseillez-vous à des étudiants qui partent en Turquie ?

Perdez-vous ! Et surtout, n'ayez pas peur de faire des fautes en parlant turc, ne vous sentez pas gênés par une mauvaise maîtrise de la grammaire ou de l'accent. Les Turcs sont très indulgents avec ceux qui font l'effort d'apprendre leur langue. Ils seront toujours très polis et contents de voir que vous pouvez dire quelques mots. La formule consacrée étant « tu parles le turc bien mieux que nous », ce qu'il ne faut évidemment pas prendre au premier degré, mais fait toujours plaisir. Le turc est une langue très différente du français, mais aussi très pratique, très systématique, donc assez facile à apprendre après les premiers écueils du début d'apprentissage, assez déroutants au départ. Elle est aussi très riche, et il faut toute une subtilité pour saisir les richesses du vocabulaire, entre registres du turc purifié et rénové officiel (dit *öztürkçe*), plus ancien encore mâtiné des termes ottomans venus de l'arabe et du persan. Par exemple, le mot « *göç* » (terme du vieux fond turc, commun à toutes les langues du groupe) signifie migration, déplacement, mobilité, nomadisme, mais aussi chargement, bât, passage et par euphémisme mort par « migration vers l'autre monde ». Le mot « *yurt* » possède une douzaine de sens dans les dictionnaires officiels, attaché au territoire social, en aucun cas à la tente (notre yourte). L'emploi du mot « *dernek* » ou « *cemiyet* » pour désigner l'association indique tout de suite que le locuteur est progressiste ou conservateur, tout comme l'emploi de certaines formules de politesse.

CR : Stéphane de Tapia, Benoît Montabone